

MARGUERITE YOURCENAR

Alicia PIQUER DESVAUX
Universitat de Barcelona

VIE : Née le 8 juin 1903 à Bruxelles, Marguerite Cleenewerck de Crayencourt (Yourcenar est son anagramme), subit la mort de sa mère (belge), onze jours après sa naissance. Élevée par son père (français), elle le suivra dans ses déplacements, quittant bientôt la Belgique pour la France. Ainsi son enfance se partage entre la propriété familiale du Mont-Noir au nord du pays et la région plus ensoleillée de la Provence. Bien que l'écrivain affirme à plusieurs reprises que tout dans la vie est fruit du hasard, il faut ajouter que les particularités de son enfance, vouée à la solitude, malgré la compagnie tardive de quelques cousins, facilitent une éducation très libre pas du tout courante chez les jeunes filles de l'époque qui assistaient à l'école obligatoire et laïque. Âgée à peine d'onze ans elle combine les leçons de son institutrice à Paris avec des matinales de théâtre classique, des visites aux musées et des heures de lecture. La guerre du 14 pousse son père à s'exiler en Angleterre. Avec l'anglais, son père lui apprend le latin et le grec, puis ce sera l'italien, qu'elle apprend toute seule en lisant ses poètes. Toujours en compagnie de son père, après la guerre, elle combine la lecture des classiques avec les voyages en Europe et aux Etats-Unis, ce qui contribue sans doute à la formation de l'esprit ouvert, tolérant et cosmopolite qui caractérise Marguerite Yourcenar. Lectrice passionnée, Yourcenar pense très jeune à écrire. C'est son père qui finance à compte d'auteur le *Jardin des chimères*, poème dialogué qu'elle compose à seize ans ; mais ce n'est qu'en 1929 qu'elle publie dans une vraie maison d'édition son premier ouvrage, *Alexis ou le Traité du Vain combat*.

Obligée de travailler comme professeur, lors de la guerre du 39, en Angleterre, elle partira finalement résider à Petite Plaisance, dans l'île des Monts-Déserts, sur la côte est des Etats-Unis, avec Grace Frick, son amie, qui deviendra aussi sa secrétaire. Là elle se consacre à écrire, et là elle revient toujours après de nombreux voyages et des conférences dans de prestigieuses universités du monde entier. Elle est élue à l'Académie Royale Belge de Langue et de Littérature Françaises en 1971, et sera la première femme élue à l'Académie française en 1980.

Quand Grace meurt d'un cancer, le pessimisme semble gagner définitivement Marguerite. C'est la passion ressentie envers un américain de trente ans, Jerry Wilson, qui lui donnera encore des forces pour faire « le tour de la prison », comme dit Zénon, le protagoniste de *L'œuvre au noir*. Lorsqu'il disparaît prématurément à cause du sida, Marguerite ressent plus que jamais l'appel de la mort : elle avait avancé prophétiquement dans sa jeunesse la manifestation de son goût pour la liberté et l'anticonformisme : « Solitude. Je ne crois pas comme ils croient. Je ne vis pas comme ils vivent. Je n'aime pas comme ils aiment. Je mourrai comme ils meurent. »

Elle meurt le 17 novembre 1987.

ŒUVRE : La création littéraire de M. Yourcenar est très abondante et diverse. Attirée dans ses commencements par la poésie : *Le Jardin des chimères*, 1921; *Les dieux ne sont pas morts*, 1922; *Feux*, 1936; *Les charités d'Alcippe* (version définitive :1956); elle préfère cependant le roman ou la nouvelle : *Alexis ou le traité du vain combat*, 1929; *Le denier du rêve*, 1934; *La mort conduit l'attelage*, 1934; *Les nouvelles orientales*, 1938; *Le coup de grâce*, 1939; *Mémoires d'Hadrien*, 1951; *L'Œuvre au Noir*, prix Femina 1968; *Comme l'eau qui coule* (recueil qui contient *Anna, soror*; *Un homme obscur*; *Une belle matinée*, 1982). Elle écrira aussi du théâtre : notamment *Electre ou la chute des masques*, 1943; *Le mystère d'Alceste*, 1942 et *Qui n'a pas son Minotaure* ?

De nombreux essais aussi : *Pindare*, 1932; *Mishima ou la vision du vide*, 1981; *Le Temps, ce grand sculpteur*, 1983; *En pèlerin et en étranger*, 1989 (posthume).

Son intérêt pour la littérature la pousse à traduire des auteurs étrangers qu'elle admire : Constantin Cavafis, Henry James, Virginia Woolf, Hortense Flexner, James Baldwin, des poètes grecs anciens (*La couronne et la lyre*, 1979), des « Negro Spirituals » (*Fleuve profond, sombre rivière*, 1964), expression de l'âme collective noire, chants d'esclavage et de prière équivalents, selon Yourcenar au lyrisme moyenâgeux européen; ou des blues (*Blues et Gospels*, 1984), etc.

Finalement son projet le plus ambitieux, ses mémoires : *Le Labyrinthe du monde* se compose de trois volumes : *Souvenirs pieux*, 1972, dédié à sa mère Fernande et *Archives du Nord*, 1974, où elle explore sa filiation paternelle, les deux livres aboutissant à la vision d'un beau bébé qui dort sur les genoux de sa nourrice. Dans le troisième volume, *Quoi ? L'éternité*, elle atteint à peine l'âge de la puberté, mais le livre n'a pu être achevé et sa publication a été posthume en 1988.

Le nombre de ses écrits s'est enrichi grâce à la publication d'une première anthologie de sa correspondance (*Lettres à ses amis et quelques autres*, 1995).¹ Trois cents lettres d'un recueil de deux mille que M. Yourcenar conserva soigneusement sans jeter au panier. Comme affirment dans leur introduction les auteurs de l'édition, le projet de publication d'une anthologie des lettres posthumes avait été formulé par M. Yourcenar, et malgré les « censures ménagées par la pudeur du cœur ou par la rigueur de l'esprit, cette correspondance d'auteur n'en remplit pas moins ses trois fonctions essentielles : accompagner la femme hors de l'œuvre, accompagner l'auteur dans son œuvre, faire œuvre ». On peut y trouver spécialement de nombreuses explications adressées aux critiques et éditeurs autour du traitement de l'homosexualité de ses personnages, aspect moins clairement abordé dans les nombreux commentaires qui accompagnent ses livres. Commentaires aux formes diverses : préfaces, carnets de notes (celui qui définitivement accompagne toute édition de *Mémoires d'Hadrien*, par exemple) ou réécritures de certains sujets qui dévoilent une lente maturation le long de la vie, de façon presque obsessionnelle : c'est à l'âge de 21 ans, après avoir visité la villa Adriana, que Marguerite compose un petit récit dialogué, intitulé *Antinoos*. Dans la lettre adressée à l'éditeur Fasquelle, elle présentait son projet de réhabiliter un empereur qui « déshonora son règne par ses amours monstrueuses » selon les propos de Bossuet dans son *Histoire universelle*. Refusé par l'éditeur, ce manuscrit fut détruit par Marguerite. Bien des années plus tard une page manuscrite retrouvée au fond d'une malle renvoyée de Suisse lui ramena le goût et la certitude que le moment était venu de raconter cette histoire, en changeant son point de vue (c'est désormais Hadrien qui se prépare à entrer dans la mort « les yeux ouverts ») et en réussissant l'écho douloureux de la voix

1. L'édition est établie, présentée et annotée par Sarde, Michèle/ Bрами, Joseph/ Dezon-Jones, Elyane (1995), Paris, Gallimard. C'est M. Yourcenar qui a légué une grande partie des lettres à la Bibliothèque Houghton de Harvard University.

de l'empereur : « Je commence à apercevoir le profil de la mort », comme elle dit dans les *Carnets de notes*, c'est le sujet « qu'on ne doit pas oser avant d'avoir quarante ans ».

D'autres manuscrits seront déchirés ou repris dans un long et complexe processus de création littéraire : *L'Œuvre au Noir* est issu d'une nouvelle publiée en 1934 intitulée *D'après Dürer*, bien que la rêverie de M. Yourcenar sur les gravures de Dürer eût déjà commencé en 1928, dans « *L'île des morts* » de Böcklin (publié bien plus tard, dans *En pèlerin et en étranger*). La pièce *Qui n'a pas son Minotaure ?* qui date de 1933 subit deux remaniements en 1944 et en 1957, ainsi que *Le denier du Rêve*, écrit contre la montée du fascisme italien est corrigé en 1959, afin de tenir compte des événements historiques postérieurs. Les diverses œuvres s'enrichissent donc d'un appareil critique ou des variantes révélateurs toujours de la rigoureuse réflexion de l'auteur.

D'autre part, les biographes de M. Yourcenar ont recherché après sa mort, dans les fonds de tiroirs, des inédits, des documents ou des curiosités : aussi un recueil de trois nouvelles datant de 1927-30, a-t-il pu être publié en 1993,² nous montrant une fois de plus ses thèmes préférés : *Conte bleu*, nous rappelle la magie des *Nouvelles orientales* ; *Maléfice* retrouve l'atmosphère des récits historiques, avec la récupération des espaces méditerranéens italiens ; tandis que *Le premier soir* est la réécriture d'un premier chapitre d'un roman écrit par son père, mais auquel il n'a pas donné de suite et qu'il lui propose de terminer : « Ce fut, je crois, ma description du mariage d'Alexis qui le fit repenser à son ébauche d'autrefois [...] Cette offre [...] était caractéristique de l'espèce d'intimité désinvolte qui régnait entre nous ».³ Elle avait aimé de s'attarder au récit d'un homme revenu de tout, se mariant par conformisme social. Ce genre de réflexions étoffe des années plus tard les pages du *Labyrinthe du monde*.

Outre ces dernières publications, il est intéressant de mentionner le très beau dossier iconographique que M. Yourcenar avait rassemblé à partir de photographies de tableaux, de cartes postales ou de simples photos de lieux afin d'établir l'atmosphère des décors, l'ambiance de la Renaissance, l'exactitude des descriptions de *L'Œuvre au Noir*. Ce dossier a été récemment publié⁴ et vient compléter l'édition des *Carnets de notes de « L'Œuvre au Noir »*, établie en 1991 par Yvon Bernier. On a publié presque la totalité du volumineux recueil de notes de lecture que M. Yourcenar avait élaboré de 1956 à 1969 ayant trait à son ouvrage qu'elle avait déposé à la Houghton Library.

APPRÉCIATION DE L'ŒUVRE : Malgré la diversité des genres, de thèmes, des tons (de l'effusion baroque de *Feux* à la sobriété de la voix d'Hadrien), malgré l'érudition des commentaires et des notes qui rendent encore plus dense la lecture, le lecteur peut aisément retrouver dans l'ensemble de sa création plusieurs lignes de force qui dévoilent les goûts, la pensée, le sentiment de l'écrivain avec une grande cohérence. Nous pouvons les résumer autour du Temps, de l'Histoire, et du Mythe : dans un bref paragraphe de « Sixtine » (1931)⁵ Marguerite avance et synthétise sa conception du Temps qu'elle développe le long de ses romans :

Les hommes qui inventèrent le temps, ont inventé ensuite l'éternité comme un contraste, mais la négation du temps est aussi vaine que lui. Il n'y a ni passé, ni futur, mais seulement une série de présents successifs, un chemin perpétuellement détruit et continué, où nous avançons tous.

2. Tout comme le troisième volet du *Labyrinthe du monde* et le recueil d'essais *En pèlerin et en étranger*.

3. Retapée, l'oeuvre fut publiée une année après et obtint le deuxième prix des abonnés de la *Revue de France*. Mais son père était déjà mort.

4. Il s'agit de : Terneuil, Alexandre (éd), *L'album illustré de L'Œuvre au Noir de Marguerite Yourcenar*, (2003), Tournai (Belgique), La Renaissance du Livre.

5. *In Le Temps, ce grand sculpteur* (1983), Paris, Gallimard, p. 21.

Formule qui nie tout progrès de l'Histoire, chose paradoxale apparemment pour quelqu'un qui aborde, dans des romans historiques, des époques aux grands bouleversements : l'histoire des Grecs et des Romains, leurs mythes et leurs légendes (puisque « ce que les hommes ont fait de mieux a été dit en grec », selon Hadrien); l' Europe du xvi^e siècle; la fin de la Grande Guerre ; la montée des nationalismes...Le passé lui offre des matériaux que son esprit organise, interprète avec la liberté du romancier: dans « À quelqu'un qui me demandait si la pensée grecque vaut encore pour nous »⁶ Yourcenar associe la philosophie grecque et la philosophie chinoise, les deux, au cours des siècles, ont su offrir aux problèmes de la condition humaine des « solutions variées, convergentes ou parallèles, ou souvent diamétralement opposées », des solutions ou des tentatives d'explication qui peuvent encore nous guider.

À y regarder de près c'est d'abord aux individus de ce passé que Yourcenar s'intéresse : biographies de personnages tantôt réels (Pindare, Hadrien, Alexis – qui ressemble à un personnage de sa famille, sur lequel son père l'avait renseigné –, Mishima, ou ses propres ancêtres; tantôt fictifs, comme Nathanaël (*Un homme obscur*) ou Zénon, construit cependant à partir de modèles historiques (Vésale, Paracelse, Léonard de Vinci, Erasme), qui représente à la fois le philosophe, le médecin, l'alchimiste et l'inventeur des machines, à la recherche des lois qui régissent et l'univers et le corps humain. Les monuments du passé et les événements extraordinaires se constituent en autant de repères indispensables au parcours mental de l'écrivain, qui affirme, à propos des *Mémoires d'Hadrien*, qu'il « faut refaire du dedans ce que les archéologues du xix^e siècle ont fait du dehors », autrement dit, réécrire l'histoire pour mieux la comprendre et comprendre aussi l'universalité de la condition humaine. Ce qui est indiscutable pour l'humanité est également vrai pour chaque individu, ainsi fait l'auteur quand il s'agit d'elle-même: remonter aux origines afin de saisir sa propre destinée (rien de mieux pour l'apprendre que de suivre le cours des vies des femmes de la famille, comme fait Yourcenar dans son autobiographie).

Pourtant ces romans historiques révèlent aussi le désir de se révolter contre l'Histoire. Comme si le seul idéal des protagonistes était d'échapper au destin collectif moyennant une réflexion solitaire. Une des plus grandes réussites artistiques de Yourcenar est précisément de rendre à ces héros lointains un accent si plein d'angoisse et d'émotion qui les rapproche de nous et de notre époque de confusion et de violence.⁷

Pensons à Hadrien, grand homme d'État, homme raffiné, essayant de ranger les souvenirs qui s'entassent pêle-mêle dans sa mémoire :

Je ne suis pas de ceux qui disent que leurs actions ne leur ressemblent pas. Il faut bien qu'elles le fassent, puisqu'elles sont ma seule mesure, et le moyen de me dessiner dans la mémoire des hommes ou même dans la mienne.⁸

Le lecteur comprend vite que ce récit de vie ne fera pas de la reconstitution d'un passé une fin, mais un moyen mis à la disposition d'un homme qui cherche à se connaître avant de mourir. La lettre adressée à Marc Aurèle permet, sur le même ton grave et ému, de se raconter à partir de l'intuition de la mort qui approche et qui devient l'axe autour duquel s'organise le récit de la vie publique et privée : « Il me semble à peine essentiel, au moment où j'écris ceci, d'avoir été empereur ».

6. In *En pèlerin et en étranger* (1989), Paris, Gallimard, p. 14-15.

7. Nous pouvons encore lire "Ton et langage dans le roman historique", in *Le temps, ce grand sculpteur*, op. cit. p. 32-38.

8. *Mémoires d'Hadrien* (1951), 1974, Paris, Gallimard, "Folio", p. 33.

Le procédé de la lettre figurait déjà dans *Alexis ou le traité du vain combat*. Suivant Gide, qu'elle admire, Yourcenar aborde l'homosexualité à l'intérieur d'un couple de jeunes époux : « ... de génération en génération, les tendances et les actes varient peu ; ce qui change au contraire est autour d'eux l'étendue de la zone de silence ou l'épaisseur des couches de mensonge ». Alexis cherche à sortir d'une situation fautive qui est l'échec de son mariage racontant à sa jeune épouse ses défaites, ses doutes, ses désirs et son plaisir : « Vous étiez le seul être devant qui je me jugeais coupable, mais écrire ma vie me confirme en moi-même ».

À son tour Zénon, cherche à percer le secret de l'univers, qui semble pourtant sombrer dans les hérésies et d'autres calamités à une époque dominée par l'Église et ses dogmes. Refusant de se rétracter pour échapper au bûcher, il se donnera la mort à Bruges pour demeurer maître de son destin. Pourtant il était parvenu à ces moments de bonheur parfait, lors d'un bain de mer, en communion parfaite avec la nature : « il redevenait cet Adam Cadmon des philosophes hermétiques, placé au cœur des choses, en qui s'éclucide et se profère ce qui partout ailleurs est infus et imprononcé ».

Yourcenar se sent fascinée aussi par la vision du néant de Mishima et son obsession du suicide ou du « seppuku », mais préfère l'attitude de Wang-Fô « qui aimait l'image des choses et non les choses elles-mêmes » étant capable de disparaître sur cette mer de jade bleu qu'il venait d'inventer. C'est que, parfois, quand la pression de l'Histoire diminue, l'homme, alors réconcilié avec lui-même, se consacre à la sensation d'exister : « J'étais dieu parce que j'étais homme, tout simplement », avoue Hadrien.